

DU MÊME AUTEUR

- Illusions d'automne.
- Sur le chemin des platanes.
- Lumière d'automne.
- Il pleut à Verdun.
- L'homme paisible.
- Le désert vert.
- L'été s'est terminé hier.

CHARLES LECHESNIER

POUSSIÈRE DE CARNAC

Récit épistolaire

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Charles Lechesnier, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Entre le bourg et la plage, il y
avait sur la droite une fontaine
qui n'en finissait pas de remonter
le temps.

Carnac – Eugène Guillevic

Vent de Carnac

Novembre 1996

Ton histoire débuta avec le silence. Elle se terminera dans quelques mois avec le silence. Un langoureux silence. Un apaisant silence qui viendra embrasser tes lèvres gercées, lesquelles s'entrouvriront afin d'accueillir la tiédeur de ce souffle. De l'autre côté, une porte rouillée tente tant bien que mal de briser le chant du silence. Le silence, en effet, est un chant. Un chant muet qui plonge les buissons dans l'extase. Tu es loin de tout, Guillevic, surtout lorsque tu scrutes un de ces buissons pour constater que l'automne s'esclaffe avec le silence. Il y a un peu d'automne sur certaines branches. Même le bleu de l'azur s'incline pour saluer ce qui tient de douceur. Les feuilles brûlées par l'été tentent de jaunir. Elles veulent épouser la dignité. Elles

ne veulent point de la victimisation. La victimisation est de l'ordre de ceux qui persistent à souiller le dehors avec ce qui est de l'intime. Tu ne veux point de ceux qui restent figés dans leurs versets. Tu plébiscites ceux qui élèvent l'âme. Tu approuves la grandeur. C'est cette grandeur d'âme qui manque à ce monde qui ne jure que par la doctrine, te plais-tu à dire.

Mars 1997

En te penchant, tu ressens une étrange odeur sur des pierres. Il y a une odeur. Il y a une odeur de trépassé sur ces pierres qui traînent en silence face aux hurlements de véhicules. Tu préfères rester sur l'odeur car il y a dans le trépassé quelque chose qui ravive de vieux azur que certains avaient enterrés pour aspirer la vanité des jours nouveaux. Tu préfères les contempler en silence. Tu préfères rester ainsi, inerte. Ce ne sont pas ces pierres qui inoculent la violence mais bien l'homme et la femme. C'est l'homme qui brise. C'est la femme qui gifle. C'est l'homme et la femme qui frappent une joue respirant l'innocence. Le ciel est bien loin des paroles figées que certains lui donnent. Le ciel est une évasion de soi. Une évasion qui

n'empêche point d'affronter les vicissitudes de la vie. Mais l'évasion de soi est avant tout une passerelle vers l'émerveillement. Tu as tellement entendu d'inepties autour de cette notion que tu as préféré fermer la porte au cynisme qui atteint l'orgasme.

L'émerveillement est une voie vers plus d'humanité. Les émerveillés sont avant tout des tisserands. Les émerveillés contemplent longuement chaque nuage et tombent en amour avec le vide. Ce vide est désormais le tien.

Les saules pleureurs déracinés ne peuvent plus jouir du silence. Ce ne sont que leurs cadavres qui font face à la brise de fin de matinée. Une brise obstinée qui marque la fin d'un été dépravé. Ces saules pleureurs, on les arrache de la terre pour les offrir à la mort. C'est la mort que les tiens plébiscitent plutôt que la vie.

Au plus-loin comme au plus-près, les pierres que tu contemples transpirent en silence. Les pierres ignorent le sang comme l'odeur du trépassé. Et pourtant, nul ne porte le deuil. Nul ne porte le deuil d'un poussiéreux bloc qui n'en finit pas d'explorer le grand âge tout en gardant la fougue sur son regard masqué.

L'odeur. L'odeur persiste. L'odeur atteint tes narines. Le trépassé te laisse debout. C'est le trépassé qui te laisse en vie. La jeunesse, elle, n'en finit pas de te faire mourir avec sa violence et son indifférence. La vieillesse porte aussi le mépris mais c'est la jeunesse qui te fait trébucher. C'est la jeunesse qui peut te briser la tempe en te lançant une de ces pierres trépassées. Tu les laisses alors, ces pierres. Tu les laisses sur le sol. Tu hèles d'autres voix qui

s'obstinent à lutter contre la terre que l'on érige en marbre.

En ouvrant le livre du ciel, tu lis le silence. C'est un silence frais qui approuve tes lèvres épervurées lesquelles se gardent de s'ouvrir. On lègue bien des insanités aux mots qui apaisent. Des mots que certains égorgent car émancipés de croyances. Toute croyance est une prison. Une prison qui avilit l'âme. Une prison qui n'accorde aux femmes que le droit de rester muet. C'est une autre forme de silence. Ce silence-là, on l'impose. Ce silence-là interdit. Il n'autorise ni larmes ni contraintes. Il impose aux malheureuses le fardeau de la violence. Les hommes de tradition, pour la plupart dépourvus d'esprit, font un autre usage du silence. Tu ne veux point de cette abjection. Le silence que tu désires est celui qui libère. Avec le silence, tu te libères comme l'hirondelle qui quitte son havre de paix pour en chercher un autre qui contribuera à son émancipation. Alors que tu pénètres ce vide, une voix de petite fille, non loin-delà, résonne. La voix adopte déjà celle d'un adulte qui cherche à convaincre autrui qu'elle porte la lumière de la guérison. Chacun est convaincu

qu'il est en mesure de guérir les autres. C'est pour ne point affronter ces supposés gourous que tu préfères ne retenir qu'une seule voix : celle de l'automne. Celle qui guérit en silence.

Que tu es bien loin des menhirs de Carnac !
Tu es bien loin des « coquillages morts » des
côtes bretonnes. Tu es bien loin d'un visage
fermé qui tutoie le passé. Toutefois, il y a une
humanité sur ce visage fermé. Ce n'est point un
masque mais un cri rauque du temps qui laisse
derrière lui de longues rides et quelques illu-
sions. Illusions du temps. Illusions d'un temps.
Illusions. Illusion. Illusion d'une vie meilleure
envolée. Et encore cet appel du loin. Et encore
ce mépris qui n'en finit pas de grandir avec le
vieil azur d'un poète breton. Un au-revoir ré-
sonne avec les pierres. Dans ce au-revoir, il y a
un adieu qui se dit peu de temps après le lever
de la nuit. L'odeur d'un vieil adieu resurgit.
L'adieu se relève et fait encore couler des
larmes sur le présent.

L'odeur, toujours l'odeur. Toujours cet attachement à ce qui plonge chaque être dans le désarroi. L'odeur persiste. L'odeur frappe. Et puis, à nouveau le silence après un échange de banalités. Un silence ensuite brisé par d'autres banalités. Au très-loin, se dessine un visage. Puis plusieurs visages de femmes du sud condamnées à la servitude. Elles doivent encore prêter allégeance à de prétendus hommes qui ne sont que mâles dépourvus d'humanité.

Peu à peu, le voile blanc recouvre l'azur. Il recouvre aussi mon regard qui, bien que marqué par l'étreinte de ce début d'hiver, tente de garder sa dignité. La dignité est une statue que certains tentent d'abattre en usant de moyens qui n'honorent en rien la nature humaine. La dignité est une graine que l'on doit sans cesse arroser pour éviter qu'elle tombe dans une excavatrice dépourvue de chaleur. Mon regard refuse ces entorses. Il veut rester digne. Il se laisse caresser par le vent d'hiver. Aujourd'hui est un jour qui porte le gris. Ce gris tente de se greffer à mon épiderme et à mon écoute. Il me susurre quelques mots à mes lèvres, à mes paupières et à mon écoute. Il est un témoin du temps qui passe et qui emporte les âmes nobles. Le gris n'offense point ceux qui le portent. Il plonge dans le désarroi ceux qui rayonnaient de

bonté. Le gris vilipende ceux qui se donnent aux autres. Il tenta de faire trébucher un abbé parti au loin.

L'hiver te donne souvent du gris. Tu le bois, certains jours au lever de l'astre jaune qui vit en parfaite harmonie avec le bleu. Il arrive qu'au cœur du gris, tu aperçois une lueur qui porte d'autres couleurs. Ici est un vert. Ici, un bleu. Tu ne t'offusques point de l'esprit lunatique de ce dehors qui ne cesse d'offrir de multiples visages.

L'hiver t'adresse une nouvelle étreinte sur ta paupière. Une étreinte langoureuse qui vaut celle d'un homme et d'une femme. Tu te laisses enlacer par l'odeur grise du ciel qui parle à ton âme. Elle te dit d'honorer le silence. Elle te recommande de suivre le chemin qui est tien.

Je respire tant l'odeur du voile blanc même lorsque celui-ci verse ses larmes sur le temps présent. Comme toi, j'ai vu leur désarroi durant le jour, durant la nuit. Le jour m'a laissé ta voix. La nuit m'a légué tes écrits. Le temps présent m'a ôté l'espérance. L'espérance, je la

contemple désormais avec le chant du silence. Je me prosterne même devant le chant du merle. Ce merle, tu le saluas dans ton naguère. Tu le saluas dans ton dernier souffle. Tu le salues encore dans le vide que tu as épousé. Ce merle est une espérance pour qui sait contempler au-delà du mur érigé par une vague de mépris. Ce merle, je le vis durant mon propre naguère. Je le vis digne. Je le regarde toujours avec sa dignité. Il n'est pas un de ces êtres volubiles qui annihilent ce qu'ils sèment sur leur manuscrit. Il est un de ces êtres qui procurent l'espérance à travers le silence d'une voix. C'est dans le vide que nous apprîmes à lire l'espoir esquissé par tes poèmes.

L'épais brouillard qui étouffe le matin n'assassinera point tes écrits. Même lorsque tu te perds dans la brume, tu prends soin de rester à l'abri de tout aveuglement. Tu accompagnes toujours tes écrits de ton propre regard. T'évertues-tu à dire que le poème ne se noie point dans la brume. Il reste à la surface pour être visible à tout être qui ne veut point vivre la perpétuelle algarade. Les voix de rage détournent le poème à des fins identitaires. Il ne fut

point question d'identité lorsque tu retournas à Carnac, un jour d'avril 1976. Tu te perdais dans les vagues. Tu laissais tes poèmes au cœur de l'eau frissonnante. C'était l'eau d'antan. Ce naguère n'est plus cette eau « qui ne bouge pas ». Je le retrouve dans tes poèmes qui survivent encore malgré le macadam qui déshonore la fraîcheur du regard.

Le soleil. Ce soleil qui t'a vu naître transperce le matin que tu vénérâs. Chaque matin est une douceur que j'enlace. Ton aimée parle d'une chute. Ainsi sont les poètes qui font fi du trépas jusqu'à ce que celui-ci vienne les surprendre. Tu te détournes du trépas qui a baptisé ton front, ce jour de 1907. Tu ouvris tes yeux sur un Carnac nu, innocent, qui se donnait au matin. Le Carnac d'antan procurait joie et vertu aux fontaines qui transpiraient l'eau frissonnante. Ton aimée affirme avoir suivi ton regard qui aurait croisé le matin du passé. Conscient que la chute que tu fis est un appel du trépas, tu t'empreses de la relater avec les peupliers affalés du vieux champ. Tu parles aussi du soleil frais du matin d'hiver. Celui que je salue avec la lumière d'automne.

Ce n'est pas le temps qui est une ineptie mais ces voix qui transpercent l'ouïe pour annihiler l'être. Pour ces voix qui transpirent la pourriture et qui déshonorent la feuille vierge chaque matin, les coquillages doivent rester inertes. Ce temps-là, on le cueille avec le bruit de l'eau. Cette eau qui s'offre à mes yeux est prisonnière en sa demeure de verre. La demeure elle-même frissonne puis transpire. Elle transpire le désarroi d'un hiver où les lèvres se referment pour ne laisser qu'un froid rictus couvert de sang séché. L'eau n'est pas le pavé politique qui attend que claquent des mains moites sous une aveuglante lumière. L'eau est un autre temps. Un temps arborant un silence et une sérénité. De cette sérénité, certains édifient des barreaux pour maintenir les regards dans un factice bonheur. L'eau ne bouge pas, affirmas-tu, homme de

Carnac. Toi qui te recueillais devant une fontaine dont les pierres se déchaussaient. Aujourd'hui, elles continuent de se déchausser à l'abri des paroles qui contiennent du venin. Un venin craint par le serpent le plus venimeux. Délaisée par l'eau, la fontaine continue de mourir. L'eau continue de rester prisonnière derrière un édifice de verre.

Automne 1984

Peu à peu, la lumière du début d'après-midi prend son envol. Filtrée par la fenêtre et le fin rideau qui le recouvre, elle vient vêtir ma main troublée par les rides. En chaque automne, il y a un jour. Un jour indolore dirait René Char. Un jour qui tutoie certaines pierres muettes qui s'accrochent à la meulière. Au-dehors, la meulière de la ville resplendit aux cris joyeux d'enfants. Lorsque je me lève de mon fauteuil pour contempler ce qui se passe de l'autre côté de la fenêtre, c'est un fort parfum d'émerveillement qui m'enivre au point que mes lèvres se relâchent afin de laisser échapper un soupir suave.

Un groupe d'écoliers de la commune voisine traverse la *Place des Trois-Martyrs* pour jouir de la senteur d'automne. Le groupe est accom-

pagné de trois adultes : une jeune femme, un accompagnateur et un homme âgé qui présente les caractéristiques d'un directeur d'école. La jeune femme, sans doute l'institutrice, semble porter vingt-cinq années sur son regard frais. Sa chevelure ambre épouse à merveille le soleil d'automne. J'admire sa beauté et remarque au passage les ongles courts de ses mains et recouverts d'un vernis rouge voluptueux. Elle rayonne dans sa jeunesse et dans sa beauté. En mon temps, je rayonnais également. J'aimais, admirais et humais. Le directeur est un homme d'une soixantaine d'années. Il rappelle à l'ordre les élèves dissipés tout en leur accordant le droit de jouir de leur innocence. Sa voix est ferme, humaine, et exhale une senteur du sud de la France.

Le soleil du début d'après-midi inonde l'ensemble de mon visage. Un visage serein. Un visage qui jouit de la tranquillité. Je souris à l'idée d'unir ma destinée avec cette lumière qui me rajeunit avec les feuilles de peuplier qui traînent sur le sol du vieux bourg. Un sol étouffé par d'usées dalles à l'odeur de nostalgie. Les enfants entrent dans le domaine des *Trois-*

Martyrs, composé d'une bibliothèque et de quelques salles qui n'ont toujours pas rompu avec le silence. C'est ce même silence qui parfume mon habitat depuis des années. Je jouis de ce silence qui apaise une vie tumultueuse marquée par le départ de l'aimée. Elle me quitta un jour d'avril, il y a plus de vingt ans pour un autre homme. Je me remémore ses paroles dures. De froides paroles. Des paroles qui noyèrent la tendresse qu'elle manifesta à mon égard lors de notre première rencontre. Sa voix, dépourvue de douceur et gravée sur une feuille que j'ai conservée, frappe encore mon âme.

Ce qui fut dit à mon attention acheva de me convaincre que tout amour, chanté devant la clarté de la lune, se dissout au petit matin. Tout amour n'est qu'un conglomérat de belles paroles qui n'engagent que ceux et celles qui s'abandonnent à la volupté. J'ai, depuis, uni mon cœur à la solitude qui, en automne, manifeste bien plus d'amour à mon égard que celle que j'aimai naguère. Ceci est désormais un élément du passé. À présent, je me consacre au silence et à certaines voix qui aident mon visage à bâtir un sourire. Un sourire du très-

proche qui n'en finit pas de me procurer
l'émerveillement que je recherche tant.

Homme de Carnac, tu as vu beaucoup d'hommes. Beaucoup d'hommes sont venus respirer l'odeur de cette terre que j'ai bien voulu laisser à mes vieux écrits. Ces hommes-là n'ont jamais esquissé le moindre sourire. Mais ils ont bien laissé leur humanité sur le sable brûlant, y compris sur les nacres mortes ramassées par l'homme de Carnac que tu es. On les entend ces railleries. On les entend ces voix expectorer leur venin atroce vers ces hommes qui restent de marbre. Ils sont repartis, ces hommes du silence. Et cet homme sans visage. Il laisse derrière lui bien plus de choses qu'une vanité que chacun et chacune hèle sur une plage après avoir piétiné quelques nacres et quelques chrysanthèmes.

Oui, quelques chrysanthèmes que tu as laissés sur une beige couverture trempée. L'homme

sans visage les a tant honorés. Toujours cet appel du mépris qui traîne à côté des pierres froides. Ceux-là qui parlent d'amour piétinent. Ceux-là qui cherchent un éphémère gémissent sous un ciel éteint ne font que cracher leur venin dans un orifice raide. L'homme sans visage continue son chemin vers un sable lointain. Eût-il aperçu ta personne qui hèle sa véritable patrie : le silence ?

Au fin fond de la mer, il y a bien cette froideur propre à l'hostilité humaine, restée sur le corps des algues. Oubliée à Carnac, elle me parvient malgré l'éternelle présence du bourg. La froideur ne se pose pas sur le bourg. Ce bourg, je le ressens à travers la méditation de la poésie. Chaque poème est une méditation, te plais-tu à écrire sur le livre du ciel. Au cœur de cet océan azur, tu disperses la mémoire des menhirs frappés par l'étrange amertume des roseaux qui agonisent en ma contrée.

Las, tu remarques qu'en chaque buée traîne un vieil amer. L'amer tant décrié à la lumière de la nuit. Tu parles souvent à cette froideur. Tu lui parles malgré son ricanement. Certains rires cachent des ricanements. Tu ne cessais de mettre en garde le monde contre les rayures qui